

JACQUES COPEAU
A LA RENCONTRE D'ANDRÉ GIDE
(EXTRAITS DU JOURNAL INEDIT DE JACQUES COPEAU)

Nous sommes très reconnaissants à nos amis Marie-Hélène Dasté et Claude Sicard d'avoir bien voulu nous confier les pages qui suivent, extraites du Journal que Jacques Copeau a tenu pendant plus d'un demi-siècle et dont Claude Sicard a préparé l'édition, à paraître prochainement chez Gallimard.

C'est en novembre 1901 que le nom d'André Gide apparaît dans le Journal de Copeau, après une lecture enthousiaste des Nourritures terrestres. Copeau, peu à peu, modèle à son goût une image de Gide...

Samedi 7 décembre [1901].

André Gide, cher enfant ironique et délicieux, je t'aime avec un léger tremblement d'être celui «qui n'a pas très bien compris»... Je vis depuis trois jours avec toi dans ma chambre, et je voudrais, naïf vagabond, que tu fusses mon ami. Je voudrais te rencontrer, parce que l'heure est qu'il faut que je rencontre quelqu'un, et tu es sans doute celui que je vais aimer.¹ Mais je t'aimerai délicatement, sans trop de lyrisme, avec humanité, parce que maintenant j'ai appris à aimer et à ne pas aimer. Je t'aimerai tristement, avec un dernier espoir, mon cher Gide. Va, j'ai dépouillé toute littérature. Je désire me refaire auprès de toi une adolescence ! Je ne m'étonnerais pas que tu vinsses ce soir. Mais toi, t'étonneras-tu si je frappe à ta porte ? es-tu aussi un homme de lettres ? vas-tu me parler de tes ambitions, de l'ignorance de la foule, de la difficulté qu'il y a à faire un livre ? Vais-je me trouver *plus Gide* que toi ? Hélas, qu'est-ce qui va nous séparer ? sera-ce tes livres que j'ai lus comme une tisane,

1. En fait, les deux hommes ne se rencontreront que le 23 avril 1903.

comme de l'eau fraîche et comme du vin ? Peut-être ai-je ton âme ancienne, et quand je toucherai le bord de ton vêtement, la vie déjà t'aura distrait, l'art t'aura séduit ailleurs ? Je t'aime avec angoisse, André Gide... N'importe. Entre nous deux subsistera quelque chose de toi et quelque chose de moi. Et — pourvu que tu n'aies pas épousé Angèle ! — puisque je t'aime, cher Gide, tu me reconnaîtras. Et peut-être m'aimeras-tu plus que toi-même, disant : « C'en est un du temps des *Nourritures terrestres* ! »...

Samedi 14 décembre.

Je te confessais, mon cher Gide, ce léger tremblement d'être « celui qui n'a pas très bien compris ». Mais qu'importe-t-il, après tout ? Tu comprends trop bien pour te soucier plus que médiocrement de l'intelligence. Et quelle louange nouvelle pourrait te bégayer l'intelligence, si tu as suscité *la ferveur* ?...

T'aurais-je blessé en supposant que tu aies pu épouser Angèle ? Je ne le crois pas. Car n'est-ce pas — oh ! songe à m'applaudir de m'être vaincu moi-même jusqu'à écrire ce que je vais t'écrire ! —, n'est-ce pas qu'il nous importe assez peu d'unir ce qui nous reste de notre vie, pour la vivre, à telle ou telle, ou à une négresse ? C'est sans doute une mauvaise chance d'aimer une créature trop perfectible qui absorbe toute beauté, la dérobant à l'éternel, et qui séduise vainement nos efforts.

Souhaiter faire la preuve de nous-mêmes, par les autres, c'est là notre faiblesse — et notre excès. Toi aussi, mon cher Gide, enfant vertueux et doux, tu as dû consentir trop puissamment à cette aberration d'avoir une vie artiste. Je reconnais tes amours à ta mélancolie, ta solitude à ta fierté. Ne lis rien à personne. C'est un conseil, inutile, que je nous donne. L'oncle Flaubert avait parfois la puérilité, comme nous, de lire des pages — ou des notes — à Angèle, mais, rentré à Croisset, il savait se tenir d'aimer — même en songe — jusqu'aux vains simulacres consentis avec cette personne instruite.

Ne trouves-tu pas, mon cher Gide, que notre amitié, à nous deux, est délicateuse ?

Du 17 juin au 10 juillet 1905, Jacques et Agnès Copeau, avec leurs deux filles Marie-Hélène et Hedvig, séjournent pour la première fois à Cuverville. Le Journal de Copeau renseigne avec exactitude sur les étapes de ses découvertes. En voici quelques extraits (que lut Marie-Hélène Dasté-Copeau, il y a dix ans, lors d'une décade de Cersy-la-Salle) :

Cuverville, samedi 17 juin 1905.

Nous sommes arrivés hier soir à Cuverville.

Beauté du paysage. Calme de la grande maison. Gide propriétaire, horticulteur. Les convenances et la *retenue* chez lui.

Nous attendons l'un et l'autre, chacun pour soi, beaucoup de ce séjour... Nous cherchons à prendre contact, pour nous exciter, pour nous expliquer. Nervosité. Nous nous coupons mutuellement la parole. Impatience des confidences. Trop tôt je veux m'exprimer — je m'exprime mal, maladroitement, sottement. Et puis je ne suis pas encore acclimaté, et je me sens fatigué. Enfin ce soir, après une journée trépidante, je parviens à retenir son attention, à fixer son intérêt. J'en suis réconforté. J'espère être lancé.

Grande nervosité de Gide. Ce soir, avant le dîner, en quittant son piano, il était tout tremblant.

Madame Gide : sa réserve sympathique et un peu ironique.

Importance de ne pas trop parler. Ne pas créer entre nous de malentendus.

Lundi 19 juin.

Hier soir, de 9 h 1/2 à 11 heures, dans son grand cabinet de travail, au rez-de-chaussée, long entretien avec Gide. Il s'exalte beaucoup, volontairement, continûment ; on sent qu'il cherche, à mon contact, à s'enthousiasmer sur lui-même.

Il a quelques remords... de ne s'être pas assez volontiers donné à tout ce qui, dans sa jeunesse, s'offrit à lui, de n'avoir pas profité de tout hasard. C'est ainsi que, pendant la convalescence de sa maladie, pouvant voyager loin, il ne le fit pas, pensant alors qu'il était beau de *refuser* une permission. Il a l'adoration, le culte de sa jeunesse, un chagrin profond qu'elle soit passée. L'admiration, d'ailleurs, fervente de lui-même et de sa vie, laquelle, complexe, contradictoire, riche d'apparence incohérente, est commandée par un dessin pur, harmonieux et strict. Lui-même, être perplexe, être composite, formé par une hérédité mi-méridionale et mi-normande, une éducation mi-catholique et mi-protestante, concilie tous ces contrastes. Peut-être ce qui domine en lui est-ce le *puritanisme*, dont il se délivra (*Les Nourritures terrestres* datent d'après son mariage, preuve à lui-même de sa liberté) et auquel il se croit sur le point de faire retour. Car il sent un besoin impérieux de renoncer la vie dont il est dévoré, de moraliser son existence par le travail, de soutenir par l'ascétisme la nécessité de produire, ayant encore beaucoup à dire, et les choses les plus importantes.

Il est très orgueilleux, vaniteux même, avec un excessif besoin d'émulation.

Et cependant il est excessivement *méchant pour lui-même*, ne peut et ne veut se prendre au sérieux, se flagelle... « Pouvez-vous, me dit-il, comprendre que l'ironie soit une forme de l'ascétisme ? » — et cela éclaire bien précieusement un côté de sa physionomie [...].

Mardi 20 juin.

Hier soir, Gide me parle de ses voyages en Algérie où il a été sept fois, à Biskra, à Touggourt. Il y a rencontré Wilde et Douglas. Caractère de ce dernier. Un camarade, en plaisantant, insinue qu'il est impuissant ; huit jours après, Douglas enlève sa fiancée, un an après l'épouse, deux ans après en a un fils qu'il nomme Oscar.

Premier séjour à Biskra et premier départ. Athman. G. est persuadé qu'il ne reviendra jamais plus. Il veut s'enraciner là. Pour cela, il achète un terrain à Biskra. Il veut ramener Athman à Paris. Représentations de sa mère. Lettre de sa vieille bonne qui lui déclare que s'il agit ainsi, elle quitte la maison. Il cède, et dit adieu à Athman. «Ce fut atroce», dit-il.

Voyage avec Eugène Rouart et Francis Jammes. Celui-ci, insupportablement bavard. Pas d'être moins contemplatif. Brouille entre E.R. et F.J..

Jusqu'à minuit, Gide me lit *Prométhée mal enchaîné*.

Vendredi 23 juin.

Gide met une insidieuse coquetterie à provoquer les confidences que je brûle de lui faire. A chaque instant il me tente et me provoque, puis m'excite par des réticences et des silences. Hier soir, je me laissai délicieusement entraîner... jusqu'à l'effrayer par la similitude de nos esprits, de nos tendances et de nos tentations. Son attitude, depuis l'origine de nos relations, est un *système de réticences*. Il se défend, ou il se tait. Il me fait sentir, hier soir, combien il peut être décevant de se confier ainsi. Il n'est que peu familier et met une certaine solennité dans chaque confidence, la jugeant grave, importante, précieuse. Il y a dans son attitude — même physique — un mélange de raideur puritaine et d'abandon sensuel... J'analyserai mieux à distance.

Nous nous taisons, maintenant, et nous séparons. Nous allons travailler. Dans le silence, je l'observerai mieux. Les paroles ne tendent qu'à le dissimuler. Je comprends qu'il existe, à côté de l'élan de la sincérité, une ferveur de se dérober, de se réserver. Mon tort est d'avoir toujours voulu *me faire connaître*, donner ma mesure à chaque instant. Je pense toujours que sur mon propos actuel je vais être jugé tout entier.

Dimanche 25 juin.

Rien de plus étrange que ces soirées où Gide et moi, en dépit de la résolution de travailler, *ne pouvons pas nous quitter*.

«Laissez-moi, me dit-il, hier soir.

— Je veux bien, répondis-je, et lui :

— Que vous êtes curieux !... *Restez assis.*»

Nous causons avec précautions, en nous tâtant. «Je cause avec vous, me

dit-il, comme on se gratte... Heureusement, ce soir, ça ne me démange pas trop.» Il voudrait connaître mon Journal. Il a eu la précaution de ne pas apporter le sien de Paris.

A propos d'une citation de Laforgue («Mon extraordinaire faculté d'assimilation contrariera le cours de ma vocation»), nous parlons de la faculté d'assimilation : vertige, entraînement à tout, vice, crime, héroïsme, etc.. *Imitation. Jeu.* Je lui dis : «Souvent, me trouvant parmi des êtres que je vois et que je sens inférieurs à moi, aussitôt *je les préfère*, et je m'oublie. — Ma fonction est toujours de comprendre et d'absorber, jamais de réagir, de m'opposer. C'est une infirmité. J'admire les êtres qui n'ont aucune faculté d'assimilation.»

Je commence aujourd'hui *Les Frères Karamazov* de Dostoïevsky.

Lundi 26 juin.

Hier, longue promenade en voiture, par un temps gris, à Vaucottes et Yport, avec G.. Il me raconte ses souvenirs de jeunesse, dont il est amoureux, Alger, Tunis, Biskra, Touggourt, ses relations avec Meryem (Bilitis)², avec Athman, avec Wilde et Douglas, ses fiançailles et son mariage, la mort de sa mère, etc..

Il conte lentement, d'une voix émue, insinuante, avec des mouvements passionnés de la tête et des mains, son récit est coupé d'interjections, de sortes de hoquets, de silences. Il s'étonne, il se trouve riche, il regrette, il admire... «Je raconterai cela», me dit-il.

Je sens qu'il fut guidé, au cours de sa vie, par ce que j'appelle «*le sentiment d'intégrité*» et par *l'idée de la Beauté morale*. Il fut et reste la proie des scrupules.

«J'ai peur, conclut-il, d'être *dévoré de remords* quand je vieillirai et que *l'intelligence* en moi faiblira. J'ai peur d'écrire, comme Wilde, mon *De Profundis*. Tellement je me suis *poussé à bout* par méchanceté contre moi-même, acharnement à me banaliser, en réaction contre mon caractère exceptionnel, en haine des scrupules de mon éducation, de mon hérédité puritaine. Wilde écrit que, si les murs de sa prison pouvaient parler, ils lui crieraient : «Fool ! fool !».

Mardi 27 juin.

G. parti hier pour Paris. «Le moindre départ m'angoisse», me dit-il. Il a

2. Au cours de son séjour à Biskra avec Paul Laurens, en janvier-mars 1894, Gide avait connu une Ouled Nail, Meryem bent Ali ; on se rappelle que cette liaison avait été interrompue par l'arrivée de Mme Paul Gide. Or, l'été de la même année, Pierre Louÿs et Ferdinand Hérold rencontrent Meryem et l'emmènent à Constantine, où Louÿs compose ses *Chansons de Bilitis* (ach. d'impr. : 3 décembre 1894).

besoin de cela.

Je me retrouve seul, me reprends et me repose. Je travaille. Pensant à lui, je le nomme «mon perfide éducateur».

Lundi 4 juin 1906.

Hier, journée morne à la galerie ³, pas un chat, dormi, lu un peu, rentré vers sept heures à Auteuil. Le soir, Gide m'a lu le premier chapitre de son nouveau roman, écrit à grand'peine et que je trouve *excellent*.⁴ Je le lui ai dit, il s'est jeté dans mes bras, avec cette exclamation émouvante : «Quel bien vous me faites !» Ce matin, il allait mieux déjà, ayant passé une meilleure nuit. Je le trouve déjà plus gai, moins nerveux, plus lucide. J'étais sûr que ma présence serait pour lui curative. Je ne désespère pas de le voir, d'ici à deux ou trois jours, se remettre au travail... Ce soir, nous avons lu le 2^e acte des *Revenants*. Grand enthousiasme. Je suis tout remué.

Dimanche 10 juin.

Gide interrompt ma lettre à Agnès pour m'emmener dans une petite chambre de débarras où, parmi la poussière et les choses hors d'usage, il extrait d'une petite malle plusieurs liasses de correspondance qu'il me confie à lire. Émotion de ce grenier, parmi les sacs de voyage. Sur la petite malle, une étiquette rouge : *Biskra*. Nous remuons de vieux papiers, d'anciennes photos : G. enfant, adolescent, jeune homme. Je le retrouve, je le reconnais, je l'apprends suivant ses métamorphoses (pensées... écrire sur lui). Portrait de son père, grave et doux, auquel il ressemble. Portrait de sa mère, austère, un peu dure, triste, à laquelle il ressemble aussi... Je mêle aux siens mes propres souvenirs.

Il y a dans la maison, depuis ce matin, une sœur de Mme Gide, que la vie a éloignée d'elle depuis assez longtemps.⁵ Mariée, puis séparée, elle vit avec un autre homme, plusieurs enfants (elle vient d'en perdre un) et dans une situation difficile. Elle est arrivée dès le matin, a pleuré, a déjeuné avec Mme G. dans la chambre de celle-ci. Secrets de famille... J'observe sa bouche un peu crispée, son air «vaguement intrus», dit G., son effort visible vers le naturel et pour épouser le ton et les manières de la maison. Combien différente de Mme G., plus humanisée, plus molle, avec un certain air de complaisance. On sent qu'elle a vécu davantage, tout au moins plus diversement, qu'elle connaît plus

3. Copeau travaille à la galerie de peinture Georges-Petit.

4. Il s'agit du premier chapitre de *La Porte étroite*. En l'absence d'Agnès, partie pour le Danemark, Copeau loge à Auteuil chez André Gide.

5. Valentine Rondeaux, devenue Mme Charles Bernardbeig, puis Mme Marcel Gilbert.

de choses, a connu plus d'aventures et s'est, pour ainsi dire, légèrement... encanaillée.

A 11 heures, bain, puis Gide et moi allons déjeuner chez la tante Charles Gide. Intérieur frigide : bourgeois, protestant, professoral. Fait connaissance de Charles Gide : extrêmement curieux, très oiseau de nuit ou poisson des cavernes, au choix. Mine blanche, voix basse, geste craintif, avec je ne sais quelle ironie sourde dans ses propos, ironie continue un peu méprisante et qui, à la longue, peut être insupportable. Conversation languissante, dans laquelle seul Gide met un peu de ce joli enjouement câlin qu'il sait avoir. Mais très contraint : je regardais. Et surtout j'étais attristé par Jeanne Gide (Mme Espinas), qui était là et que je n'avais pas revue depuis son mariage. Elle est enceinte : boursouflée, déformée, tarée déjà, marquée atrocement par la servitude. Mais toujours son bon visage intelligent et doux, et son laisser-aller, plein de charme pour moi.

Après le déjeuner, dans le salon, la famille s'entretient de placements d'argent. Ch. G., par condescendance, se met brusquement à m'interroger sur les expositions de peinture. Je débite quelques insolences, et m'en vais.

Le soir, les Drouin passent, revenant d'Angleterre et regagnant Bordeaux. Côté province et normalien de M. D..

Cuverville, 27 septembre 1907.

Ce matin, Gide me lit, ainsi qu'à Drouin, le 3^e chapitre de *La Porte étroite*, qui nous paraît bien venu. J'ai hâte qu'il ait terminé ce roman pour se mettre aux *Caves du Vatican*, dont il m'a conté le sujet, l'autre jour, nous rendant à Étretat.

Conversation assez longue sur la carrière de Gide et l'attitude prise par lui en littérature. Nous nous efforçons, Drouin et moi, de lui persuader qu'elle a nui à sa renommée et qu'il serait temps d'y renoncer...

Paris, 26 décembre.

Hier, vers cinq heures, rejoint Agnès à Auteuil, où elle avait passé la journée avec les enfants pour l'arbre de Noël. Gide me retient. Il n'a point bonne mine. Sa physionomie est inquiète et un peu fantastique. Il n'a pas abandonné le travail, mais n'y trouve pas grand goût : « J'espère, dit-il, que cela sera moins long que je ne pensais, que cela sera bientôt fini... » Dans son cabinet de travail, une bougie brûle. On n'y sent point une existence établie, des habitudes laborieuses. Gide élève sur un rayon de sa bibliothèque un petit chat de Siam qu'il a été chercher l'autre jour dans un panier : « Il a été sevré trop tôt, dit-il ; sa mère ne pouvait plus le nourrir, et puis j'étais impatient de le posséder. Voyez comme il est maigre... » Il ajoute sur un ton passionné (est-

ce ironiquement ?) : « Ah ! je voudrais bien le sauver ! » Il caresse la petite bête, lui parle, la glisse dans son gilet contre sa poitrine, la nourrit de ses mains et, au risque de se faire cruellement griffer, lui introduit dans la gueule un biberon en caoutchouc pour l'abreuver d'un lait qu'il tient soigneusement au frais sur l'appui de sa fenêtre. Ainsi tout le distrait, tout le dissipe... « Je vais bien, lui dis-je, mieux : je *préfère* aller bien désormais. Cela est très important »... Mais il ne paraît pas disposé à saisir l'importance. Nous sortons ensemble et dehors nous causons mieux. Quand je le quitte, il semble ragailardi.

Cuverville, jeudi 3 septembre 1908.

Tennis avec Drouin. La pluie nous interrompt.

A six heures, départ avec Gide. Émotion contenue de ce premier départ ensemble. Nous dissimulons notre joie, mais à peine la voiture a-t-elle tourné l'allée qu'elle déborde dans nos gestes et nos regards... Fait les cent pas en attendant le train, sur le quai de la gare de Cricquetot, sous une pluie fine. Mais le temps importe peu !... Compartiment bondé d'ouvriers jusqu'au Havre où nous débarquons, toujours sous la pluie. Debout à l'avant du tramway, cinglés par l'eau et le vent... Dîner au Frascati. Je laisse Gide parler. Il est fort bien disposé. Marché dans les petites rues voisines du port, que bordent à droite et à gauche les cabarets à matelots, les bars cosmopolites : sur leurs vitres éclairées, on lit des inscriptions en français, anglais, allemand et scandinave. Rue des Drapiers, un agent de police lutte avec un boiteux pour l'emmener au poste. Il lui a confisqué sa béquille et le tient au collet. Le boiteux résiste. Tous deux roulent dans le ruisseau. La foule s'amasse — des gamins surtout — et invective l'agent. Celui-ci tire de sa poche un sifflet, il y souffle à deux reprises : un bruit âpre et strident de musiquette ; deux autres agents accourent, empoignent le boiteux — qui a tenté sans succès un coup de tête dans la mâchoire du premier agent, un petit maigre, rageur — et le traînent au poste.

Rue des Galions : bordels, femmes peintes aux seuils, avec leurs oripeaux de couleur. Les maquerelles nous invitent. Plus loin, la rue est obscure. Devant toutes les portes des estaminets, des filles. On nous interpelle : « Eh ! les artistes ! »

Dans une autre rue, aussi noire, devant une porte ouverte dans le noir de laquelle on devine un escalier grimpant à quel galetas ! — deux filles appuyées à la muraille, en corsages clairs, fument des cigarettes. Elles insistent pour que nous montions. Tout à côté, une espèce de devanture de boutique ouverte, des femmes sont assises, accoudées, elles nous font signe. On voit l'intérieur délabré et, tout au fond, éclairé par une lampe, un lit où dort un enfant.

Indéfiniment erré sur ces pavés, avec une inlassable curiosité, mais sans désirs.

Entrés dans un établissement qui s'intitule *Tivoli*, au coin du quai. Tables, bancs. L'énorme pavillon d'un phonographe qui, sans arrêt, moule des chansons, tantôt françaises, tantôt anglaises. Quelques soldats, avachis contre des filles, boivent. A peine sommes-nous assis, deux filles viennent s'installer en face de nous. L'une est anglaise, l'autre française, toutes deux modestes, convenables et misérables. Le tenancier, qui ressemble à de Féraudy, vient aussi causer avec nous. Il est remplacé par son père, un vieux juif anglais, jovial, l'air d'avoir fait la traite des blanches, qui a roulé partout et croit nous avoir rencontrés, soit à Paris, soit à Londres. Il demande à Gide : «N'avez-vous pas été dans la musique ?»

Au retour, raccrochés devant un autre bar par l'interprète de l'établissement. Bout de conversation. Il n'est interprète que par occasion. Ordinairement, il exerce le métier de clown musical.

Rentrés à minuit. Couchés à l'hôtel de Dieppe, dont le patron nous a pris de force. Il vante les mérites de sa maison en nous consuisant à nos chambres que, «pour nous, il laissera à trois francs»..., et «si on n'est pas bien, on ne paie pas». Toute la nuit, je fus dévoré par les puces.⁶

Le mardi 21 décembre 1909, La NRF offre un dîner à Edmond Jaloux, à l'occasion duquel doivent se réunir collaborateurs et amis... Mais ce soir-là, Gide apprend à Copeau que Charles-Louis Philippe, atteint de typhoïde, puis de méningite, est perdu. On comparera ce récit avec celui de Gide, Journal 1889-1939 (éd. Bibl. Pléiade), pp. 278-87 : «La Mort de Charles-Louis Philippe».⁷

Mercredi 22 décembre [1909].

A neuf heures, je retrouve Gide à la maison Velpeau, rue de la Chaise... Des garde-malades circulent. Tout est silence. Je croyais voir Philippe encore vivant. Il est mort hier soir à neuf heures, après une agonie atroce. La respiration, par moments, s'arrêtait. La mère, alors, se précipitait sur lui, criant : «Respire encore une fois, mon petit, encore une fois !» Et, comme s'il eût entendu son appel, nous dit Marguerite Audoux, sa poitrine, d'un grand effort, se soulevait, se bombait, puis se creusait. Fargue était auprès de lui, un autre ami, et le docteur Élie Faure qui le soigna jusqu'au dernier moment et,

6. Cf. la cuisante expérience d'Amédée Fleurissoire dans *Les Caves du Vatican* (livre IV, chap. I, Bibl. Pléiade, p. 777).

7. Gide y a remplacé le nom de Copeau par celui de Charles Chanvin, peut-être pour ménager les susceptibilités des plus anciens amis de Charles-Louis Philippe.

vers la fin, pris d'un accès de désespoir, sanglotait : « J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu ! »

Nous entrons dans une petite chambre nue où, contre le mur, à gauche, sur un lit mortuaire recouvert d'un linceul, Charles-Louis Philippe est étendu. Il est habillé d'un petit complet marron et ses pieds sont chaussés de chaussettes de coton blanc trop grandes, dont les deux bouts pointent comme deux bonnets de coton. Il paraît encore plus petit, au milieu de ce lit, si tendu, si roide, le nez pincé, les deux bras serrés contre le corps, ses petits poings blancs roidis. Il a l'air d'un petit pioupiou au port d'armes. Il a l'air de répondre à l'appel. Il est décent, correct et appliqué dans la mort. Je suis à son côté et je le regarde de tout près. Il n'est pas changé. Je reconnais chaque détail de son visage, et la cicatrice de sa joue, mal dissimulée par une barbe très courte. Je reconnais l'expression de sa physionomie. Je ne puis croire, je ne puis comprendre qu'il soit mort, qu'il ait consenti à mourir. Il me semble qu'il va se dresser ou faire un geste, et rire de nous qui avons pris sa mort au sérieux.

Garnier s'est assis en sanglotant. Gide, au pied du lit, regarde, la tête penchée. Je pense à ce qu'il pense et je le crois ému, mais il me paraît qu'il ne prend pas la chose « au sérieux ».

Il y a là une jeune femme, Mme Régis Gignoux, et la mère de Philippe. C'est une paysanne d'une cinquantaine d'années, courte et large, au visage énergique, aux cheveux encore noirs. Elle nous accueille avec reconnaissance. Les yeux secs, la voix forte, elle nous dit : « Plaignez-moi, Messieurs, mais plaignez-moi donc ! »... Puis elle s'approche du lit et s'adresse à son enfant. Elle parle avec abondance, avec correction, avec une éloquence sèche qui émeut par des trouvailles d'expression... « Ah ! mon petit ami, dit-elle, ma chère petite belle ! qu'est-ce qui aurait jamais cru ça ?... tes petits poings... Ah ! je connaissais toutes tes petites manières... et maintenant, ah ! te renfermer, comme ça, pour toujours. Oh ! va, je t'emmènerai là-bas, et j'irai te voir tous les jours... Maintenant tu es encore là, je peux te parler, mais quand je ne te verrai plus, mon petit bon sujet ! » Puis, quittant le corps, d'une voix changée, elle organise le départ, dans tous ses détails, et dicte des télégrammes. Elle se montre soucieuse de ne devoir rien à personne et relève sa jupe pour prendre de l'argent. Elle dit : « Je ne demanderai à personne : Est-ce que je vous dois ceci ou ça ? Il faudra que chacun me dise. » Chaque fois qu'un visiteur entre, elle reprend sa lamentation, comme une pleureuse antique, devant le corps de son fils : « Tant qu'il est là, je veux lui parler »...

Nous nous rendons au Mercure. Pendant que Gide cause avec Vallette, j'écris des lettres. Puis nous retournons rue de la Chaise, où Léautaud nous accompagne. Il ne parle guère et garde sa mine renfrognée. Mais je l'observe, devant la mort. De ses yeux noirs et fixes, derrière le lorgnon, il le regarde

fortement. L'émotion monte en lui, fait osciller son corps qui résiste et se roidit : soudain un flot de larmes lui inonde la face. Il se retire dans un coin pour s'essuyer le visage soigneusement. Et maintenant, avec une application sèche, aiguë, il regarde ce qui est autour de lui. On sent que cela entre dans son esprit pour ne plus jamais s'en effacer. Combien je regrette que son attitude revêche arrête mon élan de sympathie vers lui...⁸

Vers onze heures, nous quittons la maison Velpeau pour nous rendre au télégraphe. La chaussée est boueuse. Une pluie fine tombe. Il fait tiède et mou. Sensation de fatigue et d'écœurement. Forte saveur des larmes. Elles coulent sur mes joues sans que je cherche à les retenir...

(*Choix et notes de CLAUDE SICARD.*)

La *Revue d'Histoire du Théâtre* vient enfin de publier (premier fascicule de 1983) les actes du colloque qui avait été consacré, à Dijon en mai 1979, à Jacques Copeau pour le centenaire de sa naissance. On y lira, de Claude Sicard, une brève et alerte présentation du «*Journal de Jacques Copeau*» (pp. 129-38).

8. Cf. la relation de cette journée du «Mercredi 22 Décembre» dans le *Journal littéraire* de Paul Léautaud, t. II, pp. 414-21 (Paris : Mercure de France, 1955).

pour relire et réentendre Auguste Anglès...

Nous publions aux pages suivantes l'enregistrement de l'exposé que présenta Jean Bastaire lors de la décade d'août 1973 au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, consacrée à La Nouvelle Revue Française sous la direction d'Auguste Anglès.

*Aux quelques articles que nous signalions dans notre précédente livraison vient se joindre, dans le n° 32 (1^{er} trim. 1984 : Chronique III) du Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, le bel hommage d'Alain Rivière, trois pages dont la justesse de ton et la finesse psychologique toucheront au plus vif ceux qui ont bien connu A.A.. Alain Rivière a eu l'heureuse idée d'illustrer son évocation en publiant deux longues lettres d'A.A., adressées du Japon à Isabelle Rivière, en 1959-61, qui rappellent bien quel merveilleux épistolier il était... Le Bulletin * donne également le texte de la préface d'A.A. à la nouvelle édition de la Correspondance Paul Claudel - Jacques Rivière, à paraître incessamment chez Gallimard, vol. XII des Cahiers Paul Claudel (annotée par Pierre de Gaulmyn). Cette préface, dernier texte qu'A.A. ait écrit pour la publication, a également paru (sous le titre : «Claudel fin de siècle») dans la revue Commentaire, n° 24, hiver 1983/84, pp. 846-56, précédée d'un bref et chaleureux in memoriam.*

* Ce n° 32 du BAJRAF contient également, nous tenons à le signaler à nos lecteurs, deux notices d'Alain Rivière consacrées à Kevin O'Neill (suivie d'un bref texte inconnu de Jacques Rivière, présenté par K. O'Neill) et à Édi Copeau, ainsi que le texte d'une excellente conférence de Jacqueline Flory (pp. 38-51) : «Vie et passion d'Isabelle Rivière».